

LA TÊTE EN NOIR



septembre/octobre 2023



N°224 - Gratuit



Véritables et fausses enquêtes littéraires

Chaque année, en septembre, la rentrée littéraire est le terrain de jeu favoris des chroniqueurs et autres critiques avant d'être la réserve des grands prix d'automne qui récompenseront les ouvrages (in)dispensables. Cette année, deux auteurs se jouent à leur manière de ces joutes septembrales. Si le premier nous y a déjà habitués avec *Le Polar de l'été* et *Le Dernier thriller norvégien*, il n'en est pas de même pour **Dimitri Kantcheloff**, néophyte et absolument pas récidiviste, mais déjà aguerri.

À travers une intrigue stylistique, singulière et épurée (l'admiration que porte un homme à une femme qu'il ne pourra avoir), l'auteur revient également aux fondamentaux du roman tout en pratiquant l'autodérision. On retrouve avec joie l'éditeur Delafeuille, au prise cette fois avec une directrice financière qui lui a mis le couteau sous la gorge afin qu'il dégote aux éditions Mirage LE roman de la rentrée. C'est le moment où le hasard sonne deux fois à sa porte. La première fois, c'est pour faire entrer Ben, qui a commis *Dernier message*, une correspondance épistolaire principalement à base de SMS entre deux protagonistes interchangeableables. La seconde fois, c'est Luc, l'auteur de Delafeuille qui écrit des histoires de genres, qui l'invite à le rejoindre chez lui, à Farsac. Il est en train d'écrire une autofiction, *Le Livre de la rentrée*, où il se met en scène avec Delphine, sa compagne. Et Delafeuille d'accepter l'invitation sans se douter qu'il va tomber éperdument amoureux de Delphine, qu'il va découvrir à la fois dans La Vraie Vie et dans le récit fictif de Luc tout en voulant que la réalité colle à la fiction.

À lire ***Le Livre de la rentrée***, on ne s'aperçoit pas à quel point l'écriture de **Luc Chomarat** a dû être compliquée, travaillée. L'ensemble se lit d'une traite joyeuse. Il nous amuse, se joue de lui et de son insuccès. Surtout, l'auteur met son personnage devant un paradoxe qui hésite entre Jorge Luis Borges et Erwin Schrödinger, et affirme ce paradoxe narratif à travers la figure bovarique de Delphine. Il semble cependant quitter ses personnages à regret, laissant traîner ses dernières pages, ne sachant trop comment mettre un terme à cette histoire absurde.

Tout au long d'un récit fin et sensible, Dimitri Kantcheloff revient, lui, sur l'une des plus belles arnaques littéraires françaises, celle qui a été commise par Boris Vian du temps que la littérature pouvait être transgressive et faire les « Une » de quotidiens nationaux. L'histoire débute en 1946. Alors

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

DARK ROMANCE : CES HOMMES QUE LES FEMMES ADORENT DÉTESTER

Le thème policier est un sous-genre majeur de la littérature sentimentale. C'est pour ça qu'on en parle dans la Tête en Noir ! Souvent conjugué avec le gothique, l'érotique, l'historique ou le paranormal, il l'est aussi avec le thriller et la violence comme, par exemple, l'enfermement et/ou le ligotage de la femme par un homme dont elle ne connaît pas les intentions. **Cinquante Nuances de Grey** de **E.L. James**, en 2011 a mis le sado-masochisme doux à l'honneur dans les hypermarchés. La femme, de victime, est devenue victime consentante ! Des manuscrits auto-édités sur internet ont cassé la baraque et **St.Martin's Press** a décidé d'avoir une part du gâteau en achetant ces textes qui bénéficiaient déjà d'un important réseau de fans. Pour toucher un nouveau public, la maison d'édition américaine a fait un appel à textes pour « jeunes adultes » (disons à partir de 15 ans, voire 13). Mais comme on ne peut pas écrire trop de cochonneries pour le public mineur, l'éditeur a spécifié que cette littérature devait donc mettre en scène des personnages jeunes pour un public plus vieux. Le concept de « New Romance » est né puis l'une de ses déclinaisons : la « Black Romance ». La première à décrocher le pompon fut **C.J. Roberts** qui cartonna en 2013 avec **Captive in the Dark**, titre original repris pour l'édition française en 2015 chez Pygmalion ce qui fait nettement plus chic. Olivia, dite Livvie, 18 ans, se fait kidnapper par un inconnu. Ce beau garçon, prénommé Caleb, veut se venger d'un tortionnaire qui lui a fait les pires choses pendant sa jeunesse. Mais pour approcher cet hyper salaud devenu trop important, Caleb doit lui offrir un cadeau. Et le « cadeau » sera Olivia qu'il compte dresser pour en faire une esclave sexuelle vierge. Elle se retrouve donc attachée dans le noir, avec son bourreau qui s'excuse en la touchant et en balançant des litres de foutre à

droite et à gauche. Intercalant chapitre avec Olivia comme narratrice et chapitre en narration classique à la troisième personne avec Caleb, C.J. Roberts alterne terreur, déchéance, plaisir sourd de la victime tandis que l'agresseur, vu de l'extérieur mais avec focalisation interne, est amnistié par son passé, son plan de vengeance et les caresses qu'il ne pousse pas jusqu'au bout. C'est là que se tient le vice de la dark romance : l'identification et l'empathie pour la victime passent insidieusement à l'agresseur ! Les violences physiques et mentales faites aux (jeunes) femmes par de (jeunes) hommes très conscients qui se forcent à la retenue deviennent ainsi sources de plaisirs intenses... Ah ! Les hommes qui se retiennent ! C'est le fantasme ultime de la lectrice dévorée de désir. C.J. Roberts a écrit un deuxième tome tout aussi épais, **Seduced in the Dark**, et un troisième, plus mince, intitulé **Épilogue** et dont la dédicace de l'autrice est parlante : « (...) depuis la sortie de *Seduced in the Dark*, je reçois des tonnes de mails, de tweets et de commentaires Facebook réclamant d'autres aventures de Caleb et Livvie. Comme je ne peux rien refuser à mes lectrices (et à mes lecteurs), j'ai décidé d'écrire un « épilogue » augmenté pour raconter la vie heureuse de Caleb et Livvie après leurs retrouvailles. Le bonus, c'est qu'il exprime le point de vue de Caleb et montre une facette plus nuancée de la personnalité de cet homme que nous adorons détester. Vous en découvrirez davantage en me suivant sur Facebook et Twitter. A bientôt, j'espère. A toutes les Petites Chattes de Caleb et à leur Gros Matou » On ne peut faire mieux pour l'apologie du prédateur sexuel.

En 2017, **HarperCollins** (qui a racheté Harlequin) met la main sur **Corrupt** de **Penelope Douglas**, premier titre d'une série qui allait déclencher un nouveau raz-de-marée mondial. Publié en France sous le titre-concept **Dark Romance**, il raconte l'apprentissage sexuel d'Erika dite Rika (19 ans), fille de la haute bourgeoisie dont le père est mort, la mère morte-vivante sous médicaments, fille et mère étant sous tutelle d'une très riche famille voisine dont les deux fils se détestent. Le premier, guindé et propre sur lui est destiné à devenir mari de notre héroïne ; le second beau ténébreux champion de basket au lycée est un foireur décadent. Il fait équipe avec trois autres bourges pétés de thune. Masqués, ils se livrent, sous le nom des Cavaliers, à de violentes exactions dans leur ville.





La romancière alterne les chapitres narratrice/Rika, et narrateur/Michael (le foireur) mais elle subdivise ces chapitres entre Passé et Présent. Cela lui permet (ah quelle rouée !) de mettre en scène ce que Rika a vécu alors qu'elle n'avait que seize ans, donc mineure. Exemple époustouflant : la scène très hot où elle est conduite, les yeux bandés, dans des catacombes. Elle y entend... des choses que le lecteur averti interprète comme un gros gang bang. Contrairement à Roberts, Douglas n'enferme pas son héroïne. Au contraire, elle lui ouvre l'espace mais cette cruche reste dans son obsession pour le beau Michael qu'elle désire depuis l'enfance. Et l'autre tordu ne veut pas « salir » Rika qui est pantelante de désir et mouille sa culotte autant comme autant. C'est d'ailleurs la grande nouveauté chez Douglas : son héroïne parle librement de ses fluides intimes, de son clitoris enflammé et de son vagin brûlant. Ponctués de « Putain ! », de « Bordel ! », de « Merde ! », les trois mots s'accolant librement, le roman culmine avec un cunnilingus torride et une double pénétration magistrale. Morale de l'histoire : Michael a bien fait de snober, rabaisser, infantiliser Rika pendant des années, elle n'en est que plus « offerte » au moment qu'il décide. La partager avec son pote qui a beaucoup souffert de manque (d'amour) en prison est la cerise sur le gâteau. Mais il y a une fin ultime pour boucler les 500 pages du roman : une très longue séquence criminelle avec héroïne piégée, la nuit et au large, sur le yacht de la famille et prête à être balancée dans l'eau profonde et noire, lestée de poids énormes mais sauvée in extremis par Michael obligé de tuer son frère ! Penelope Douglas retombe sur ses pattes. Ce n'est plus du porno, c'est de la tragédie grecque.

Michel Amelin

Suite de la page 1

qu'il végète à l'Office Professionnel des Industries et des Commerces du Papier et du Carton, que Raymond Queneau lui annonce qu'il n'aura finalement pas le Prix de la Pléiade, que son médecin lui a assuré qu'il mourra jeune, une discussion de pilier littéraire avec Jean d'Halluin, fondateur des éditions du Scorpion, va amener Boris Vian à créer le personnage d'écrivain américain Vernon Sullivan, auteur d'un très controversé *J'irai cracher sur vos tombes* (titre amélioré à l'époque par sa femme Michelle). L'idée est de faire couler beaucoup d'encre et d'écouler beaucoup d'exemplaires. Derrière cette blague de potache, il y a l'assurance de Boris Vian de pouvoir écrire un best-seller en se jouant des codes de l'édition et des critiques germano-pratins.

Le texte de Dimitri Kantcheloff fait écho à l'intrigue de Vernon Sullivan. Défriche un sentier connu mais en y ajoutant sa touche. Il se joue des mots mais pas des maux. Son portrait de Boris Vian et de son double semble véridique. Dimitri Kantcheloff relate ainsi treize ans d'une vie presque ordinaire teintée par des émotions, des débordements et menée par une urgence à créer quelque chose, à laisser une empreinte et à bouffer la vie par les deux bouts. Il y a dans cette écriture douce-amère une véritable tendresse. Et puis il y a une mélodie nostalgique qui donne envie de replonger dans cette époque, d'écouter un disque de jazz, et de relire Boris Vian, quel que soit le nom de plume employé par ce diable de pataphysicien. Une bien belle réussite.

Deux romans qui sont autant d'enquêtes littéraires et qui offrent un plaisir de lecture tout en délicatesse et intelligence !

Julien Védrenne

Le Livre de la rentrée, de Luc Chomar. **La Manufacture de livres. 2023** (286 pages – 19.90 €.)

Vie et mort de Vernon Sullivan, de Dimitri Kantcheloff. **Finitude. 2023** (176 pages – 17.50 €.)

Bien sous tous rapports, de Louise Candlish.

Ed. Sonatine. Dans une banlieue cossue de Londres, une petite rue fait figure d'exception tant les habitants forment un groupe soudé. Le décès d'une propriétaire va changer la donne car Darren Booth, l'héritier de la maison, représente l'archétype même du voisin sans gêne qui adopte une attitude franchement agressive quand on lui fait des remarques. Scandalisés, outrés et en colère les habitants tentent de faire front commun, mais confrontés à un mur d'indifférence, leur belle harmonie se fissure et les dissensions finissent par fragiliser les couples. Chronique d'un drame annoncé, cette intrigue domestique est finement observée. (400 pages – 24.50 €)

Jean-Paul Guéry

JEUNES ADULTES

Histoire de la fille qui ne voulait tuer personne, de Jérôme Leroy. Ed. Syros, août 2023. Dans un futur proche, après une décennie de catastrophes ayant décimé la moitié de la population mondiale, les états européens se sont structurés au sein d'une fédération dont le programme politique est axé sur le respect du vivant. La décroissance écologique est de rigueur et les règles de vie sont très strictes (déplacements, nourriture, enfant), sauf pour les 70 % d'exclus du système et les migrants refoulés au-delà des murs des villes pacifiées. Par un référendum d'initiative populaire, la peine de mort a même été rétablie et le bourreau est désigné par tirage au sort. Ada, dix-sept ans et fille de la numéro deux de l'état français, a toujours été une fervente adepte du système mais sa désignation pour la prochaine exécution remet en cause toutes ses croyances. Aidée de Jason, son ami d'enfance qui cultive une indépendance d'esprit frondeuse, elle ouvre enfin les yeux sur cette société dévoyée et dangereuse pour la démocratie. Mais comment échapper à son destin ? Et si la solution venait du Portugal, seul pays européen à refuser la Fédération... Pilier du roman noir français, Jérôme Leroy nous offre ici un excellent roman de science-fiction, doublé d'une solide mise en garde politique et d'une charmante histoire d'amour. (416 pages – 17.95 €)

Comme une famille, de Rachel Corenblit. Ed. Nathan. Sous-titré *La saga des Diangelo*, ce roman jeunesse relate avec tendresse et humour l'histoire mouvementée d'une fratrie sur deux générations mais via le point de vue des membres capté au moment de leur adolescence. Tout commence en 1986 avec la mort de la maman au moment de l'accouchement de son quatrième enfant. Laminé par le chagrin, le père sera aux abonnés absents le reste de sa vie laissant à Claudia, treize ans, le soin de s'occuper des autres enfants. Puis l'histoire bondit en 1991 au moment de la guerre en Irak, puis en 1998 le jour de la finale de la Coupe du monde jusqu'en 2026 et la tempête du siècle. A chaque étape importante pour la marche du monde correspond une évolution significative pour la famille initiale et sa descendance confrontée aux difficultés de la vie mais transcendée par l'amour. (254 pages – 15.95 €)

Jean-Paul Guéry



Scopalto.com

LE KIOSQUE NUMÉRIQUE
DES REVUES ET MAGAZINES CULTURELS

PLUS DE 5000 NUMÉROS DE REVUES FRANÇAISES
ET INTERNATIONALES DISPONIBLES EN LIGNE !



RETROUVEZ ÉGALEMENT
TOUTES LES REVUES
EN BIBLIOTHÈQUES VIA
LA PLATEFORME
"ACADEMIA SCOPALTO"

Rejoignez Scopalto, le kiosque numérique des revues artistiques, des magazines culturels et des fanzines créatifs.

Sous l'impulsion de sa dynamique fondatrice/directrice Laurence Bois, **Scopalto** donne accès aux derniers numéros ainsi qu'aux archives de plus de 500 revues et magazines. Les numéros sont disponibles au format PDF ou liseuse en ligne. **Scopalto** propose même un système d'alerte qui vous avertit dès qu'un numéro traite un sujet qui vous intéresse.

Offrez-vous une belle ballade parmi les titres proposés à la lecture dans des genres aussi différents que les arts, l'architecture, le design, la BD, la jeunesse, la littérature, la poésie, la SF, la philo, etc. Et le polar, bien sûr, représenté par **La Tête en Noir**. A noter qu'on trouve des dizaines de revues en lecture gratuite ! Connectez-vous sur

<https://www.scopalto.com/>



Scopalto.com

LE KIOSQUE NUMÉRIQUE
DES REVUES ET MAGAZINES CULTURELS

PLUS DE 5000 NUMÉROS DE REVUES FRANÇAISES
ET INTERNATIONALES DISPONIBLES EN LIGNE !

ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

La truie, le juge et l'avocat, de Laurent Galandon et Damien Vidal (Delcourt)

Mouches, sauterelles, rats ou hannetons excommuniés par la l'Église, cochons et vaches condamnés à griller sur le bûcher : on n'y allait pas par quatre chemins au Moyen-Age quand il s'agissait de rendre une justice équitable... Accusées de crimes et délits dont on se demande bien comment elles en avaient conscience, les pauvres bêtes n'avaient guère de chance d'en réchapper, faute d'avocat pour les défendre. Galandon et Vidal viennent un peu à leur rescousse dans un album drôle et émouvant.

La couverture donne tout de suite le ton et elle ne fait pas qu'illustrer par l'image le titre intrigant de cet album hors du commun. Non, elle donne immédiatement des indications sur les trois personnalités qui vont se retrouver au cœur de cette histoire : un juge hargneux, un avocat vaillant et déterminé... et un cochon se demandant un peu ce qu'il fout là. Si en cette gracieuse année 2023, l'idée de voir un animal comparaître à la barre pour répondre de ses crimes nous paraît bien étrange, voire saugrenue, il n'en était rien au temps des Mousquetaires, et c'est ainsi qu'on peut lire, dans *le Traité des peines et amendes* sous la plume de Jean Duret, avocat du roi, : « Si les bestes ne blessent pas seulement, mais tuent ou mangent, la mort y eschet, et les condamne-t-on, à estre pendues et estranglées pour faire perdre mémoire de l'énormité du fait »

Diantre ! Et quel fait énorme a donc commis la truie de **Galandon** et **Vidal** ? Écoutons le juge à l'aube du procès qui attend la bête :

« La Truie est accusée de trouble à l'ordre public... et de meurtre ! En effet, à ce jour, la Truie a menacé un cavalier et sa monture. Par son attitude agressive, elle a provoqué un accident, ayant entraîné la mort dudit cavalier.... Monsieur le Procureur représentera les intérêts de la communauté, de la Justice, et donc de la famille du défunt. Monsieur le Plaideur assurera la défense de la Truie ».

Un plaideur qui avoue sans détour au malheureux – et pauvre – propriétaire de l'animal, qu'il va surtout tenter de lui éviter le bûcher (et qui se réserve le jarret de la viande ainsi sauvée des flammes....). L'affaire est donc mal engagée pour l'accusée, mais c'est sans compter sans l'intervention inattendue d'un



avocat surgi de nulle part et qui va déployer son immense talent pour innocenter sa cliente. Et tout le talent de Laurent Galandon est ici dans ce scénario : avoir inventé ce personnage d'avocat doué d'une compréhension du langage animalier – voici pour

le côté surnaturel de l'histoire – et fait des corbeaux, rats et autres animaux méprisés ses précieux alliés. Au fil des pages, et de ses interventions au tribunal, le brillant causeur fait perdre leur certitude aux différents témoins de la scène fatale au cavalier et retourne la foule qui assiste au procès.

Evidemment, il a dû faire preuve de ruse et employer des méthodes peu orthodoxes pour mettre le Plaideur prévu initialement pour la « défense » hors course, et on ne sait pas trop d'où vient ce titre qu'il produit le jour où il surgit de manière inattendue devant le tribunal, à la grande surprise du juge :

« Nous parlons de défendre une bête. Vous n'avez visiblement pas peur du ridicule, - Le ridicule est une notion subjective, monsieur le Juge... »

Au suspense sur l'issue finale d'un procès à rebondissements (car il y en a !) s'ajoute également celui du passé de l'avocat qui risque à tout moment d'être découvert...

Cet album est un régal d'esprit et de finesse, cette dernière se retrouvant aussi dans le trait et les couleurs, souvent douces, de Vidal. On doit au duo deux autres albums parus chez Dargaud *Lip, des héros ordinaires* (2014) et *le Contrepied de Foé* (2016) sur d'autres sujets, à d'autres époques, mais qui traduisent tout autant cette volonté des auteurs de prendre fait et cause pour celles et ceux que la vie malmène. **La Truie, le Juge et l'Avocat** est une pierre de plus à cet édifice.

Fred Prilleux

La truie, le juge et l'avocat. Scénario Laurent Galandon et dessin et couleurs Damien Vidal. Delcourt, avril 2023. (112 pages couleurs – 14,50 €)

Petite sélection de livres de poche

Un profond sommeil, de **Tiffany Quay Tyson**. **10/18**. 1976. Dans une petite ville du Mississipi, Roberta, 14 ans, et son frère Willet, 16 ans, laissent leur petite sœur sans surveillance pendant quelques instants. A leur retour, elle a disparu et toutes les recherches restent vaines. Profondément traumatisés, ils doivent composer avec un papa brutalement introuvable et leur maman qui bascule dans le désespoir et la dépression. Roberta, la narratrice, ne veut pas renoncer mais les années passent et les chances de retrouver leur sœur se réduisent. Dans ce récit entrecoupé de l'histoire tragique de la famille confrontée à la rudesse d'une société américaine raciste, Roberta est émouvante de simplicité et d'authenticité. Un roman très puissant ! (408 pages – 8.90 €)

Une ombre familière d'**Amy Engel**. – **Pocket**.

La rage au cœur, Eve était parvenue à s'arracher à la misérable vie qui l'attendait dans ce coin pourri du Missouri, rongé par la misère et la drogue. Portée par l'amour de Junie, sa fille de treize ans qu'elle élève seule, elle avance, soutenue par son frère devenu policier. Le meurtre de Junie va tout remettre en

question et rebattre les cartes de sa rédemption. Meurtrie au plus profond d'elle-même, Eve retrouve le chemin de sa propre mère, une délinquante incurable qui lui a inculqué à grand renfort de gifles qu'on doit toujours rendre coup pour coup. Toutes les deux vont remuer ciel et terre pour débusquer le coupable. Un roman coup de poing avec une héroïne trop malheureuse pour distinguer le bien du mal. (300 pages – 8 €)

Le lac de nulle part, de **Pete Fromm**. Ed. **Gallmeister (Totem ; 241)**.

Quand leur père un peu perdu de vue leur propose une randonnée d'un mois en canoë sur les grands lacs canadiens, Trig et sa sœur jumelle Al imaginent revivre une dernière fois les virées héroïques de leur jeunesse. Coupés du monde, les trois pagayeurs s'enfoncent dans le labyrinthe des lacs mais le mauvais temps d'automne va tout remettre en question. Perdus dans l'immensité, confrontés au comportement erratique de leur père, Trig et Al se rapprochent l'un de l'autre et font bloc comme autrefois. Leur passé leur revient brutalement en pleine face. Dans le cadre

majestueux des terres sauvages près de la frontière canadienne, Pete Fromm nous livre un formidable roman sur le fragile équilibre familial. (400 pages – 11.20 €)

Le disparu de Larvik, de **Jørn Lier Horst**. **Gallimard (Folio. Policier ; 934)**, Après six mois d'investigations sans résultat, l'enquête sur la disparition d'un chauffeur de taxi de Larvik (Norvège) rebondit à la faveur d'un témoignage anodin. Soumis à de fortes pressions hiérarchiques, l'inspecteur Wisting s'investit sur cette nouvelle piste, mais les éléments recueillis contredisent les conclusions officielles d'une autre affaire criminelle. Au mépris de la solidarité policière, Wisting creuse son hypothèse. Ancien policier, l'auteur est un des fers de lance du polar norvégien. Il faut absolument découvrir ce héros chaleureux qui se désole de l'évolution de son métier et de la criminalité, mais reste attentif à sa famille et gère comme il peut les relations avec ses collègues. (480 pages – 9.70 €)

Jean-Paul Guéry



contact

BOUQUINERIE
Phénomène J

Une bouquinerie associative à Ingrandes sur Loire

La bouquinerie associative de Julien Védrenne et Jean-Hugues Villacampa se situe au 16 rue du Pont - 49123 Ingrandes-sur-Loire. Vous y trouverez des milliers de livres à l'état neuf, d'occasion et anciens avec des domaines privilégiés (SFFF & polar), mais aussi et en nombre de quoi susciter d'autres envies (littérature générale, jeunesse, BD, sciences-humaines, pratique...).

Venez de la part de la Tête en Noir et repartez avec un cadeau !

Les horaires d'ouverture vont très vite évoluer (penser à regarder la page Facebook : <https://www.facebook.com/BouquineriePhenomeneJ>).

Pour l'instant : Mardi 15-19 heures ; Jeudi (15-20 heures 30) ; Vendredi & Samedi (10 heures-12h30).

Les amateurs de livres de collection peuvent s'abonner à la page dédiée : <https://www.facebook.com/BouquineriePhenomeneJ.LeCoinDesCollectionneurs/>

LE BOUQUINISTE A LU

L'écureuil et la pyramide de glace

La pyramide de glace, une aventure de Nicolas Le Floch, de Jean-François Parot. 10/18.

Où l'on retrouve l'aimable Nicolas Le Floch, marquis de Ranreuil et commissaire de police du roi en 1784 sous le règne de Louis XVI. D'ailleurs, le roi et son épouse ont le marquis dans leurs petits papiers, ce qui va bien aider Nicolas. Marie-Antoinette est victime de médisance (et c'est un euphémisme) sur une vie soi-disant dissolue et vouée au stupre, visant bien entendu à la discréditer. Aussi, lors de l'hiver particulièrement rigoureux, la découverte en plein Paris d'un corps de femme dénudé dans une énorme stalagmite de glace ressemblant étrangement à la reine, va plonger le commissaire dans une enquête qui le verra frôler les sommets de l'état et ses dangers. C'est l'un des derniers romans écrits par Jean-François Parot avant son décès. Il contient tous les ingrédients de la recette réussie des intrigues des enquêtes de Nicolas Le Floch. Un roman historique fourmillant des détails de l'époque, la vie à Paris et à Versailles, les commerces, conditions climatiques et leurs conséquences. N'oublions pas les recettes toujours surprenantes pour notre temps, que dégustent Nicolas et ses comparses habituels, ainsi qu'un langage désuet et étrangement exotique. N'oublions pas l'entourage de notre enquêteur en commençant par Aimée, son aimée, Satine, chef de la police à la retraite mais toujours actif dans les intrigues, puis le protecteur de Nicolas Noblecourt, Bourdeau le fidèle assistant, Smeagus le chirurgien de marine et Sanson le bourreau du Châtelet. La galerie des personnages secondaires est riche : voyante, gigolo, galante et quelques intrigants de haute lignée profitant sans vergogne de l'immunité que leur confère leur rang (on se croirait « chez nous »). Risquant la mort, Nicolas devra démêler un écheveau délicieusement complexe.

L'immersion dans l'époque est parfaitement réussie comme à l'habitude avec Monsieur Parot et l'enquête est passionnante. (9.20 €)

La stratégie de l'écureuil, de Serge Brussolo H&O (Poche). Mickie Katz est une jeune femme au passé troublant. Une enfance passée entre une mère indifférente, illustratrice célèbre et un père très souvent absent mais qui profitait de ses moments passés avec elle pour l'entraîner à des techniques de survie, faisant d'elle peu à peu un garçon manqué. Adulte, elle devient une architecte d'intérieur réputée aux USA. Elle est alors



recrutée pour restaurer la maison gothique en plein désert appartenant à Savannah Warlock, une romancière de thrillers qui eut du succès mais aujourd'hui disparue. Ce contrat va lui ouvrir des pans entiers de son passé. Qui était véritablement son père. Qui est l'inquiétant personnage qui garde cette maison de la rapacité des fans de l'auteure ? Mickie se souvient que sa mère illustre les romans de Warlock et une illustration précise est restée gravée dans sa mémoire. Une coïncidence ? Qui est ce policier qui enquête sur Savannah ?

Serge Brussolo utilise sa technique incomparable pour nous entraîner dès les premières pages de son thriller dans une lecture haletante. Le mystère se révèle peu à peu comme un oignon se pèle et dont chaque couche porte son lot d'énigmes. En milieu de roman et comme il le fait habituellement, son oignon, par un changement de cap radical va se décortiquer jusqu'à révéler son cœur surprenant et horrifique. (8.90 €)

Jean-Hugues Villacampa



LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Louis Sanders & Élie Robert-Nicoud

Dans le courant de l'été, Louis Sanders s'est éteint. Il avait à peine soixante ans, il laisse derrière lui une œuvre protéiforme sur laquelle nous allons faire un bref retour.

Louis Sanders débarque chez Rivages en 1999 avec une série de livres se passant en Dordogne, dans les communautés anglaises. Il connaissait la Dordogne, où il vivait, et les communautés anglaises, sa femme étant anglaise. Il n'avait pas son pareil pour capter les traits des gens, leur psychologie, les ambiances. Mais loin d'un folklore régionaliste, il savait se servir habilement de tout ça pour donner corps à d'excellents romans noirs comme en témoignent : *Février*, *Comme des hommes*, *Passe-temps pour les âmes ignobles* et, ensuite, *Vie et mort des plantes toxiques* à La Table Ronde. A la même période il sort deux livres jeunesse chez Syros, *Monsieur Marval est mort* et le superbe *Taisez-vous, s'il vous plaît*, une histoire de maquignon à la lecture de laquelle, vous aviez l'impression de l'avoir sous les yeux et de le voir claquer le cul des juments – on sentait le vécu.

Mais Louis Sanders n'était pas du genre à se cantonner à un type d'histoire et il avait plus d'une corde à son arc. Déjà, parallèlement à son travail d'écrivain, il était traducteur. Docteur ès lettres à l'université de Cambridge – chose dont il ne se vantait jamais – il connaissait bien la littérature et la culture anglo-saxonnes. Pompier bénévole dans le village où il vivait, il s'est servi de son expérience pour donner le cadre à deux de ses romans, *La lecture du feu* chez Rivages (avec une scène angoissante d'exercice face au feu dans un container) et *Victime Delta* chez Syros. Une des phrases favorites de l'auteur était que si on voulait tuer quelqu'un, autant le faire à la campagne car il n'y avait pas trop de maquillage à faire pour que cela paraisse un accident...



Mais peut-être voyait-il trop son engagement sous le signe du polar...

Quoi qu'il en soit, Louis, grand raconteur d'histoires, avait un nombre incalculable d'anecdotes à

narrer, de quoi remplir de nombreux romans, mais ce n'était pas son envie et il changeât encore de style avec *La Chute de M. Fernand* au Seuil. C'est certainement son roman le plus personnel. Car Louis Sanders était le pseudonyme d'Élie Robert-Nicoud, fils d'une écrivaine et d'un peintre, ayant grandi à Montmartre, dans ce milieu bohème. On peut lire tout ça en filigrane dans ce roman qui ne manque pas de rythme.

Et, si l'on devait finir ce papier en découpant son œuvre en grande période, on pourrait parler de boxe. Louis a été rugbyman en Angleterre, karateka en arrivant en Dordogne, mais sa grande passion a été la boxe, qu'il a pratiqué – quand vous étiez face à lui, vous vous disiez qu'il ne faudrait jamais se prendre une de ses droites – et, sa grande fierté, était d'être devenu prévôt, entraîneur de boxe, où il vivait. Il en parlait avec des étoiles dans les yeux, emmenant ses jeunes compétiteurs le week-end, à droite et à gauche pour glaner quelques titres.

La boxe, l'auteur pouvait passer des soirées entières à vous raconter son histoire en Amérique, le destin des boxeurs, le contexte qui allait avec, des tonnes et des tonnes d'histoires qui le traversaient, par lesquelles il était habité. Cela a donné, par exemple, tout récemment le superbe *Portrait de l'Amérique en boxeur amoureux*, chez Stock, ou encore, chez le même éditeur *Scènes de boxe*, *Irremplaçables* ou *Deux cents Noirs nus dans la cave*.

Nous terminerons ce papier en paraphrasant Luc Lagier dans ses *Blow up* sur Arte en disant « Voilà, c'était tout ça, Louis Sanders, et bien plus encore », nous avons perdu un être cher.

Christophe Dupuis



contact

AUX FRONTIÈRES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien...

On dirait des hommes, de Fabrice Tassel. La Manufacture de livres, avril 2023 (19,90 €)

On dirait des hommes est un roman noir qui met en scène deux histoires de couple autour du travail de Dominique Bontet, une juge d'instruction. Elle doit, après onze mois d'enquête, clore rapidement le dossier de la mort de Gabi, un enfant emporté par une vague lors d'une balade avec son père un jour de tempête sur la jetée d'une petite ville balnéaire du Finistère. Un drame accidentel, un moment d'inattention et l'enfant a buté sur un anneau d'amarrage. Thomas Sénéchal, le père, excellent nageur n'a rien pu faire malgré sa tentative de sauvetage. Un dossier simple en apparence, confirmé par l'autopsie. Elle doit aussi gérer le cas du couple Le Bihan, dont la femme a fini par porter plainte pour violences conjugales contre son mari. Ces deux affaires vont révéler les secrets, les failles et les ténèbres des personnages.

Le titre **On dirait des hommes** suggère que Thomas Sénéchal et Yann Le Bihan, les deux personnages masculins du roman, ne sont pas vraiment des hommes mais essaient de le paraître, confrontés qu'ils sont à des épreuves qui les mettent face à leur culpabilité, à leur violence, au deuil et au mensonge.

Les trois personnages féminins du roman contrastent fortement avec les personnages masculins qui les entourent. Elles se montrent plus fortes, plus loyales et plus lucides face aux épreuves : Dominique, la juge d'instruction tout à la fois rigoureuse, expérimentée et remplie d'empathie doit se forger, seule, une intime conviction selon l'article 353 du Code de procédure pénale. Elle va pourtant suivre son intime intuition avant d'écrire une ordonnance de classement sans suite dans l'affaire Gabi et décider de tout reprendre à zéro ; Anna, la mère de Gabi dévastée par le chagrin sent que son mari lui cache quelque chose et cherche malgré tout à dissiper les doutes sur la noyade de son fils ; Céline, la femme battue essaie de faire front malgré tout pour ne pas sombrer. Ces trois femmes dont les chemins vont se croiser, vont finir par se soutenir mutuellement.

Ce roman noir psychologique déploie un suspense inquiétant aux chutes surprenantes. Il retient l'attention du lecteur tout en restant proche de thématiques réalistes traitées avec beaucoup de finesse et d'intelligence : le fonctionnement de la justice, les secrets dans une vie de couple,



le deuil, la violence faite aux femmes et son pendant, la sororité...

Reporter à Libération pendant de très nombreuses années, actuellement journaliste, chef du Pôle société à l'Obs, **Fabrice Tassel**, nourrit son quatrième roman de faits d'actualité dans lesquels il mêle une intrigue captivante et des personnages tout en nuance.

On dirait des hommes est en lice pour le Grand Prix de Littérature Policière 2023 qui sera proclamé fin septembre.

Alain Regnault



la Sadel

**Coopérative au
service des savoirs**

7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

N'ayant pas encore attaqué les livres de la rentrée, je reviens sur deux romans parus au premier semestre, deux découvertes.

Le premier est américain : *Tout ce qui est secret*, de **Ted Flanagan**. Archer est ambulancier à Worcester, ville en perte de vitesse dans le Massachusetts. Avec son collègue Julio, ils sont appelés une nuit sur le lieu d'un accouchement qui s'est mal passé. Le bébé et la mère sont en pitoyable état. Il y retrouve une vieille connaissance qui semble avoir un rôle dans le désastre : Conroy, ancien flic ripoux, sorti récemment de prison, et contre lequel Archer avait témoigné en son temps. Pour Archer, la vie déjà très difficile, entre son boulot et son fils de 4 ans lourdement malade, va devenir un enfer. Le père de l'enfant est le maire de la ville qui ambitionne de devenir gouverneur. Et Conroy, son âme damnée, va tout faire pour que cette naissance malvenue ne puisse pas le gêner dans son ascension.

Un premier roman qui sent le vécu à plein nez. L'auteur est ambulancier, a été (ou est) reporter, et vit dans la ville décrite. Cela donne des accents de vérité indéniables au récit. On sent la fatigue, la lassitude face aux horreurs vécues, la répétition du sordide. Les personnages également profitent de la très bonne connaissance de l'auteur du milieu qu'il décrit. Ils sont criants de vérité, les dialogues sonnent juste. Et surtout, l'auteur démonte magnifiquement le fait que, leur salaire leur permettant à peine de survivre, le moindre problème, la moindre envie (soigner son gamin, lui payer des études, déménager dans un quartier où on ne trouve pas de seringues dans les bacs à sable) les rend extrêmement vulnérables à toute tentation. Une vulnérabilité dont profitent immédiatement les pourritures qui ont le pouvoir, politique ou financier. Et c'est là que la dimension romanesque s'ajoute au constat social et que ce qui pourrait n'être qu'un témoignage devient une vraie œuvre littéraire qui vous prend aux tripes. On ressent la rage, l'impuissance puis le désespoir d'Archer confronté à des ennemis qui ont le pouvoir de corrompre tout ce qu'il y a autour de lui. La sensation d'étouffement augmente au fil du récit, jusqu'à un final dont je ne dirai rien pour ne pas vous gâcher la lecture.

Le second est italien, *La vengeance de Teresa*, de **Claudio Fava**. « *L'idée de le tuer me vint soudain à l'esprit : une pensée inévitable. [...] Je m'appelle Teresa. Sicilienne, célibataire, orpheline de père. Quand je décidai de tirer sur cet homme, j'avais trente-deux ans et je m'y connaissais un peu, en morts.* » Impossible de mieux



résumer ce roman original que par ces deux phrases, la première du roman, et la première du second paragraphe. Pour savoir pourquoi et comment, il faudra le lire.

Court roman, très original dans le choix de la narratrice. L'auteur n'essaie pas de la rendre particulièrement sympathique, ni très flamboyante. Pas de narrateur hardboiled ou borderline, juste une femme qui essaie de vivre une vie plutôt ennuyeuse après un traumatisme qui l'a poussée à quitter sa ville natale et la Sicile. Et pourtant on s'attache à Teresa, son métier pour le moins étrange, son humour à froid. Mais le roman vaut surtout pour sa description de la Sicile sous la coupe de la mafia. L'hypocrisie de la société, l'acceptation et la compromission, la résignation morose teintée de religiosité incarnée par sa mère, l'arrogance de ceux qui en profitent. Le portrait est rude, sans pitié, et malgré une couverture de livre appétissante, on est loin de la rage joyeuse d'un Montalbano. Ici on étouffe sous la pesanteur de la chape de plomb avec une citoyenne ordinaire.

Jean-Marc Laherrère

Tout ce qui est secret, de **Ted Flanagan** / (*Every hidden thing*, 2021), Gallmeister (2023) traduit de l'anglais (USA) par Alexis Nolent.

La vengeance de Teresa, de **Claudio Fava** / (*Teresa*, 2011), Métailié (2023) traduit de l'italien par Eugenia Fano..



contact

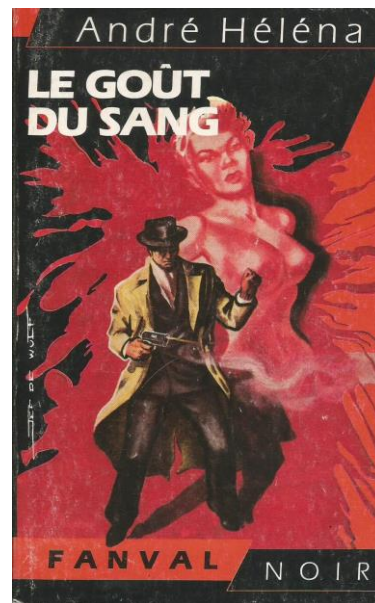
DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

Le goût du sang, d'André Héléné, Fanval Noir (1988)

André Héléné, ce « bizarre, inégal, mais indispensable scaphandrier du désastre » comme le qualifie le cinéaste Yves Boisset, est né en 1919 et mort en 1972. Il a publié plus de 200 livres, sous de nombreux pseudonymes. Principalement des polars et quelques titres érotiques. Il fut un des rares auteurs français de romans noirs traduits aux USA. Aujourd'hui un peu oublié, Héléné a pourtant signé de très bons bouquins, s'attachant à mettre en scène des antihéros, des perdants, des salauds ; jouant de la langue française, de l'argot, de sa connaissance de la pègre. Après un détour pour filer un coup de main aux anarchistes de la FAI durant la Guerre d'Espagne, Héléné se fixe à Leucate, où il va passer une grande partie de sa vie et cette région va être le siège de nombreux polars dans son œuvre. *Le cheval d'Espagne*, *J'aurai la peau de Salvador* ou bien *Massacres à l'anisette*, permettront à Héléné d'évoquer le milieu libertaire, dont il partage les positions. Dans une gouaille toute rabelaisienne, ses romans noirs, pessimistes, avec des héros populaires, pleins de contradictions, plus humains que bien des archétypes nourrissant le genre, versent parfois dans le macabre ou le grotesque, mais toujours, Héléné garde la maîtrise de ses histoires de marlous, de malfrats, de truands, de collabos, de lâches occasionnels et de courageux qui le sont sur un coup de chance. Héléné, ce sont des personnages du peuple, des protagonistes réalistes, qu'on imagine aisément fréquenter les bobinards, les trottoirs et les troquets des rues borgnes des villes occitanes.

Le goût du sang intègre une fresque en dix volumes, intitulée *Les Compagnons du Destin*. Chaque roman est indépendant, mais s'inscrit néanmoins dans une anthologie de la pègre, des magouilleurs de l'Occupation et de l'Après-guerre. Cette série se voulait moins « commerciale » qu'une grande partie de son œuvre, car Héléné, peu célébré alors qu'il a largement le talent d'un Malet ou d'un Audiard, a dû trimer, s'épuiser à publier du polar alimentaire à la chaîne, des titres « mornes comme la tombe d'un hépatique » comme il les qualifiera par la suite, un brin désabusé.

Dans ce bouquin, on suit le destin, éphémère, tout tracé, de Jacques Vallon, héros pathétique, résistant par hasard. En 1944, quelques jours après le Débarquement, Vallon, fils de petit notable de Perpignan, 19 ans, plutôt moche et complexé, est aux toilettes pour se remettre de



ses émotions à côtoyer une prostituée tandis qu'il fêtait son bac, quand il entend une conversation compromettante entre deux truands arrondissant leurs fins de mois en filant des infos à Londres. Pour se protéger, les deux marlous l'impliquent jusqu'au cou dans leurs crapuleries. Et Vallon se découvre alors un goût certain pour l'hémoglobine. Il se met à régler leurs comptes à bon nombre de collabos, savourant l'adrénaline et la violence. Ces collabos, il les déteste non pas parce qu'ils œuvrent pour Vichy, mais parce qu'ils sont plus argentés que lui et que les belles pépées leur tombent dans les bras. Forcément, la Libération qui arrive et implique le désarmement des maquis et des cellules de résistants ne va pas trop lui convenir. Vallon décide alors de faire des heures sup... Le début d'une spirale descendante, d'un cercle vicieux et sanglant qui l'amènera jusqu'à, inéluctablement, sa chute...

Ce jeune homme à qui la guerre dérobo les vertes années de l'orée de sa vie d'adulte, a l'impression de se faire confisquer son destin, qu'il fantasmait tout autre. Amer, revanchard et jaloux, il est décrit avec un détail certain. Autour de lui, le jour, sa famille petite-bourgeoise, avec un père déprimé, une mère invisible, une camarade qu'il aime, mais qui le dédaigne pour un fils de collaborateur, mais aussi le pendant sombre, avec ce bandit catalan exilé, le tenancier d'un bordel et ses gagneuses... Terrain parfait pour l'expression de ses turpitudes. Aucun idéal ne mène l'engagement de Vallon, si ce n'est celui d'épancher sa soif de frisson, de puissance, d'argent et de femmes. Le jeune homme, si les événements l'avaient conduit à rencontrer des miliciens dans ces fameuses toilettes, aurait tout à fait pu devenir un fervent partisan de l'Allemagne nazie.

C'est tout l'attrait des titres d'Héléné, ces personnages ambigus, ces destins contrariés, ces 200 nuances de gris...

Julien Caldironi

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

L'enquêteur agonisant, de **Leif GW Persson. Rivages/Noir**. Epicurien invétéré, Lars Martin Johansson, ex-chef de la police suédoise aujourd'hui à la retraite, est victime d'un AVC qui le cloue sur un lit d'hôpital. Par une des soignantes, il apprend que l'enquête sur un crime non résolu et vieux de vingt-cinq ans pourrait être relancée. Aidé d'un ancien collègue, il se replonge sur le cas de cette fillette de neuf ans violée et assassinée mais dont l'enquête officielle a été bâclée par un flic incompétent. A partir de quelques indices recueillis sur place et des documents et interrogatoires de l'époque, Lars Martin reprend à son compte les investigations et fait fonctionner ses petites cellules grises. Entre deux séances de rééducation, il progresse grâce à un sens aigu de l'observation et de la déduction qui laissent espérer un dénouement positif. Ce roman suédois est un petit bijou littéraire qui allie une intrigue pour le moins originale, un personnage principal particulièrement attachant, une narration fluide et des dialogues savoureux. (446 pages – 25 €)



Okavango, de **Caryl Férey. Gallimard (Série Noire)**. Au cœur de l'Afrique Australe, Kaza, la plus grande réserve naturelle du monde rassemble plusieurs parcs qui accueillent la moitié de la population mondiale des éléphants. Dans ce havre de paix dédié à la protection des animaux, la lutte contre les braconniers constitue un défi permanent pour les Rangers. Au sein de cet univers d'hommes violents et sans scrupules, le travail de Solanah la Botswanaise et de son collègue namibien Seth est compliqué par les problèmes raciaux et l'histoire des nombreuses tribus évoluant sur le territoire. Un crime dans une réserve privée dirigée par un sud-Africain riche et ambigu va confronter nos deux Rangers au plus dangereux braconnier du pays. Fourmil-

lant de détails captivants, d'anecdotes, d'histoires et de légendes locales, ce roman noir totalement dépaysant est une véritable ode à la nature et illustre la difficile lutte des autorités africaines contre le braconnage des animaux sauvages et les trafics liés. (530 pages - 21 €)

Le chant des innocents, de **Piergiorgio Pulixi. Gallmeister**. En quelques jours quatre adolescents italiens assassinent froidement un de leurs proches et se laissent appréhender par la police. Un peu dépassée, l'inspectrice Teresa Brusca sollicite l'aide officieuse de son supérieur, le commissaire Strega pourtant suspendu de ses fonctions après une bavure suspecte. Toute la difficulté réside dans l'identification du point commun entre ces quatre drames et la tâche est compliquée par la situation de Strega qui cumule un contentieux avec son administration et un chagrin d'amour inconsolable. Si rien ne semble relier les coupables ou les victimes, Strega sait intuitivement qu'un manipulateur agit dans l'ombre et qu'il convient de le stopper car la série se poursuit. Piergiorgio Pulixi a imaginé un personnage d'enquêteur très intéressant, perspicace et accrocheur mais perturbé par sa bavure et psychologiquement fragilisé par sa vie privée. Cette vulnérabilité à l'environnement le rend d'autant plus attachant qu'il avant tout un excellent flic. (330 pages – 23.80 €)

Le chaos dans nos veines, de **Cécile Cabanac. Fleuve Editions (Fleuve Noir)**. Deux balles dans la tête, le corps de l'ancienne policière gisait dans une maison isolée près de Bergerac. Au sous-sol, un second cadavre achevait de se dissoudre dans l'acide d'un tonneau. Pour le capitaine Brisseau, un flic désabusé et en disgrâce auprès de son épouse, c'est une affaire qui tombe mal, à quelques jours de sa mutation. Mais son adjointe, la jeune lieutenant Marianne Decoinçet, y voit l'occasion de briller. Les recherches s'orientent vers deux enquêtes inachevées de la victime. Une série de viols sur le campus de Bordeaux et le meurtre de l'épouse d'un ténor du barreau girondin hantaient l'ex-policie qui poursuivait ses investigations hors cadre officiel. L'intrigue criminelle, touffue et dense, se dévoile sur plusieurs décennies et agrège des sujets aussi puissants que les capacités de violence de l'être humain, le poids de l'hérédité, le mensonge et la maltraitance. Brillamment campé, le couple d'enquêteurs humanise ce roman noir de belle facture. (460 pages – 20.90 €)

Jean-Paul Guéry

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

La ligne de sang, de DOA. Gallimard (Folio. Policier), 2010

La ligne de sang est le deuxième roman de DOA. Paru à l'origine au Fleuve Noir en 2004, le livre a été revu et corrigé par l'auteur à l'occasion de sa réédition quelques années plus tard chez Gallimard. Cette version définitive a donc été publiée entre les deux premiers tomes du fameux *Cycle Clandestin* et *L'honorable société*, coécrit avec Dominique Manotti. Soit un même goût pour la navigation en eaux troubles, autant qu'une louable volonté d'explorer des territoires différents. Car DOA sait pertinemment que le Mal se rit des frontières humaines...

Composé d'un bref prologue et de trois longues parties intitulées « Signes », « Paroles » et « Contact », *La ligne de sang* se présente a priori comme une enquête policière classique. Un homme dans le coma après un accident de moto, c'est certes déplorable, mais c'est – hélas – assez courant. Ce qui est déjà plus inhabituel, c'est que Madeleine Castinel, l'ex-compagne de la victime, un certain Paul Grioux, a disparu en laissant la porte de son appartement ouverte. Seuls indices : quelques taches suspectes sur le lit et une fiole distillant une odeur répugnante.

Il n'en faut pas davantage à Marc Launay, capitaine au SRPJ de Lyon, et à sa collègue le lieutenant Priscille Mer, pour mettre le doigt dans l'engrenage. Et face aux peu d'informations trouvées concernant le motard, ils ne tardent guère à constater que l'homme présente un profil pour le moins mystérieux. Voire inquiétant, si on en juge par la violence de ses crises à l'hôpital, tandis qu'il n'est toujours pas sorti du coma. Madeleine Castinel demeurant introuvable, les deux policiers n'ont alors d'autre choix que de remonter dans le passé de Paul Grioux.

Après un détour par la région grenobloise, où ils rencontrent une mère étrangement peu pressée de venir au chevet de son fils, un curé qui semble en savoir bien plus long sur la situation qu'il ne veut le dire et... des crapauds beaucoup trop nombreux pour être honnêtes, le duo revient à Lyon pour explorer de nouvelles pistes. Car ils ont enfin compris la nature du lien unissant Madeleine Castinel à Paul Grioux. Et ils disposent désormais de l'adresse du motard. Ce qu'ils vont y découvrir dépassera en horreur tout ce qu'ils pouvaient imaginer.

Avec *La ligne de sang*, DOA délivre donc un Thriller Fantastique assumé (car oui, certaines « fenêtres sur l'obscur » demeurent



sciemment entrouvertes), autant qu'un roman policier d'une rigueur impeccable. Et ce qui frappe le plus, comme souvent avec l'auteur, c'est cette maîtrise absolue de son sujet, de même que sa volonté de le creuser jusqu'à l'os. Une mécanique d'autant plus admirable que le récit, très dense, fourmille de références pointues qui loin de l'alourdir, apportent au contraire un supplément de dynamisme à l'ensemble.

Les chapitres défilent ainsi à toute allure, jusqu'à une fin que certains jugeront peut-être un rien abrupte. Quelques pages supplémentaires auraient en effet permis d'accompagner les personnages survivants dans leur retour au réel. Cela dit, après ce qu'ils ont traversé, on peut comprendre que l'auteur ait souhaité leur laisser un peu d'intimité. Et puis, nombre de romans contemporains souffrent d'un excès de « gras », et celui-ci compte presque 650 pages. Difficile dans ces conditions de se sentir lésé.

Mais l'essentiel est ailleurs. Dans ce découpage parfait, notamment. Étudier les *Signes*. Écouter les *Paroles*. Entrer en *Contact*. Car au fond, sous son vernis ésotérique et horrifique, c'est de ça que parle *La ligne de sang*. De ces liens inaliénables entre passé, présent et futur. De ce qui sépare – ou pas – les bêtes, les hommes et les dieux. Et de ce qu'il advient quand une enquête policière doit pour aboutir respirer les remugles infects d'une quête spirituelle dévoyée.

Artikel Unbekannt

Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

Tiohtia:ke [Montreal], de **Michel Jean. Seuil (Voix autochtones)**. A Montréal, les descendants des indiens autochtones représentent 1% de la population mais 10% des SDF. Désocialisés par l'alcool et la drogue, loin de leurs réserves, ils errent dans cette ville tentaculaire. Condamné à dix ans de prison pour le meurtre de son père très violent, Elie, un jeune Innu, échoue dans les rues de Montréal. Mais aidé par quelques indigents désireux d'échapper à leur condition précaire, il évite les dangers inhérents à sa situation et, encouragé par la fille d'une SDF, reprend des études de droit. Au-delà du témoignage sur les conditions de vie des sans-abris à Montréal, le parcours d'Elie est une belle leçon de courage et son combat pour retrouver ses racines est touchant. (222 pages – 20 €)

Jardin des oubliés, de **Mouloud Akkouche. Ed Gaïa**. Sur cette petite île difficilement accessible et sans moyens de communications, autrefois peuplée de pêcheurs, puis de milliardaires, il ne reste plus que le narrateur, homme à tout faire consciencieux. Quand la mer rejette des cadavres à la nuque tatouée, il les enterre sobrement dans un coin de l'île. Mais un jour, il sauve une femme encore vivante qui a perdu l'usage de la parole et la mémoire. La cohabitation est fragile mais la femme devient l'adjointe de cet homme à tout faire. Sauf que la rescapée dissimule à son insu un petit secret qui va bouleverser l'équilibre de l'île. Cette histoire aux accents apocalyptiques dont on ne connaît ni les tenants ni les aboutissants se révèle formidablement addictive. (186 pages – 19.90 €)



L'autre part, de **Morgane Az. Ed. Plon**. Mai 1953. Pour échapper à la douleur de la mort de son frère, Manelle, 20 ans, s'exile dans une famille amie de Tanger pendant plusieurs mois avant de revenir en France et se marier. Très secrète sur cette période, elle avait confié à son journal son quotidien marocain. A sa mort, sa petite fille Lina découvre la belle histoire d'amour contrarié de Manelle. A son tour elle s'envole pour Tanger sur les traces de cette grand-mère tant aimée pour retrouver tous ces instants de bonheur qui l'ont marqué à jamais. Baigné

de poésie, de romantisme et d'émotions, ce magnifique premier roman à voix multiples de Morgane Az est un hommage à la lutte des femmes pour leur indépendance et à la force de l'amour. (270 pages – 21 €)

J'ai mille ans..., de **Jean-Marie Quéméner. Editions Récamier**. Née dans une maison close d'un village perdu au nord du Soudan, Amal (« espoir »), n'a que quelques jours quand sa courageuse mère décide de s'exiler en Europe. Amal, ce bébé qui a déjà mille ans, c'est la mémoire d'un peuple et le récit de son périple devient celui de tous les migrants. D'oasis improbables dans le désert en camp de réfugiés où règnent la violence et l'insécurité, de tempêtes de sables en racket de pseudos-militaires, Amal et ses frères de misère atteignent la méditerranée où les attends un vieux radeau pneumatique. Amal sait déjà le poids millénaire de la misère et de la violence insatiable des hommes. Elle connaît le prix exorbitant de la liberté et son récit est vraiment bouleversant. (220 pages – 20 €)

Eau de rose & soda bread, de **Marsha Mehran. Ed. Picquier**. Fuyant la violence des révolutionnaires islamiques, trois jeunes iraniennes ont ouvert un restaurant persan dans un petit village Irlandais. Sous le regard fielleux des dames de l'atelier biblique local, elles ont conquis les amateurs de plats exotiques et sont bien intégrées. Marjan, l'aînée, rencontre un séduisant homme d'affaire et commence une savoureuse parade amoureuse. Bahar la cadette reste secrète tandis que Layla la benjamine découvre l'amour et voudrait brûler les étapes. Mais la tranquillité du petit village est troublée par l'irruption d'une jeune fille blessée, traumatisée et muette. Tendresse, bienveillance et émotion sont au programme de cette saga multiculturelle et gastronomique. (380 pages – 22 €)

Mon petit, de **Nadège Erika. Ed. Livres Agités**. Naëlle et ses trois frères et sœurs, tous métis issus d'un père différent, ont grandi entre Belleville et la Porte de Montreuil, la semaine chez Grand-Maman, tellement aimante et surtout si raisonnable et le weekend chez Jeanne, la maman insouciant et fantaisiste. Naëlle, adorable narratrice de cette vie en pointillé, raconte avec émotion et humour son enfance protégée dans ce cocon familial, son adolescence tourmentée, sa volonté d'échapper à un futur qu'elle ne maîtrise pas et enfin sa vie de très jeune maman qui porte en elle un horrible drame en préparation Dans ce très émouvant roman qu'on devine en partie autobiographique, Nadège Erika évoque aussi le Belleville d'avant sa gentrification. (280 pages – 20.50 €)

Jean-Paul Guéry

LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Rosa ce soir, de Marco Denevi. Edition Joëlle Losfeld. (Arcanes). 2000.

Pension « la madrilène », rue Rioja, (Buenos Aires) tenue par Mme Milagros Ramoneda. Un matin, un petit bonhomme tout de noir vêtu se présente à la porte de cette honorable pension de famille. « Je suis peintre, dit-il, et je n'ai plus de foyer depuis la mort de mon père ». C'est ainsi que Camilo Canegato a pris possession de sa chambre et y resta 12 ans. Il s'est montré un pensionnaire modèle et devenu un ami véritable.

Un jour le facteur dépose une lettre pour ce personnage aussi discret que serviable. Les trois filles de Milagros se posent toutes sortes de questions. On décachette soigneusement la lettre et les suivantes, on découvre l'existence d'une certaine Rosa. Camilo serait-il amoureux ? Rosa écrit en des termes qui ne laissent aucun doute.

Quelques temps après, un homme vêtu de deuil se présente, rencontre Camilo et l'engage pour qu'il exécute chez lui le portrait de sa défunte épouse. Camilo se rend donc chaque jour dans un somptueux et triste manoir. Surveillé par une vieille servante, il peint. Un soir apparaît une ravissante jeune-fille : Rosa. Son père demande à Camilo de faire son portrait. Lors des séances de pose, Camilo et Rosa tombent follement amoureux. Le portrait achevé, comment se revoir ? Envisager un mariage ? Impossible ! Camilo se morfond dans sa pension. Une dernière missive lui parvient qui dit : « Je garderai toujours le souvenir de cet amour. Adieu. Rosa ». Milagros et ses filles encouragent le peintre à réagir.

Un soir, une femme frappe à la porte : « Je suis Rosa ». On comprend qu'elle s'est enfuie de chez elle. Mais cette Rosa a un comportement étrange : elle semble ne pas bien connaître Camilo... Rosa s'installe. Les deux amoureux paraissent heureux au point de se marier. Une belle histoire. Non le soir de ses noces Camilo tue Rosa dans un hôtel du Bajo. Enquête. Chaque pensionnaire est mis à la question. De l'avis de tous, Camilo, ce peintre falot n'aurait jamais eu le courage de tuer. Par exemple, David Reguel suggère que Rosa ne peut être la fille du manoir. « L'assassin » lui-même déclare à la police : « Il y a une chose dont je suis absolument sûr, c'est que je ne l'ai pas tué ». Mlle Eufrasia, autre pensionnaire se confie ainsi : « Cette tendre idylle cachait quelque chose d'abominable » ! Enfin, Elsa Gatica, domestique montre une lettre qui disculpe Camilo de toute action malveillante. Qui a raison ?

Alberto Manguel, immense critique littéraire et amateur de livres rares écrivait voici 20 ans : « J'ai relu pour mon anniversaire un roman policier bouleversant qui me fait encore l'effet d'un chef-d'œuvre secret : Rosa ce soir ». Ce délicieux texte se partage en deux parties : la description d'une pension de famille bourgeoise, aux mœurs strictes à l'ambiance un



peu surannée et le portrait d'un artiste timide, effacé, modeste, un peintre choyé par tous. Il est l'objet d'une intense curiosité des autres pensionnaires, aussi quand le soir venu Camilo découvre une lettre de Rosa, c'est un événement ! Que de ragots on colporte ! Cette romance tourne court. D'ailleurs, est-ce bien une histoire d'amour contrariée. Plus le lecteur avance dans sa lecture, plus souvent vacillent ses certitudes. Si Camilo n'est pas un assassin, qui alors a tué Rosa ?

Marco Denevi, né en Argentine en 1922, est l'un des auteurs les plus connus de son pays.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013 - 2023) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien CALDIRONI (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Alain RÉGNAULT

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°224 – Sept. / Oct. 2023

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58